

disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

—Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'avez jamais eu de si sérieux.

—Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permit d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent à affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusqu'à là, on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade; mais lui s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16, au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira seize onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang, et secoua la tête.

—Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas; mais les médecins lui répondirent :

—C'est inutile; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté; il tendit le bras, et dit :

—Voici mon bras; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

—Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17, au matin, il fut saigné une fois; le même jour, dans l'après-dînée, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

—Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi; or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrai venir avec plus de calme qu'on ne croit.

* * *

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

—Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malades en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

—Mais, alors, observa pour la dixième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

—Non, n'y allez pas... Envoyez-y Fletcher; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et

envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chercher le docteur Thomas.

—Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci; car nous commençons nous-mêmes à être forts inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

—Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

—Oui, milord.

—Tant mieux! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

—Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourais plus vite que je ne le crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

—Oh! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

—Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

—Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier ?

—Oh! non, nous perdrons trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

—J'écoute, milord.

—Votre sort est assuré.

—Ah! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

—Oh! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir! Vous lui porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants... Vous irez également chez lady Byron... Dites-lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand-peine, il saisit ceux-ci :

—Fletcher!... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

—Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'avez pas entendu ?

—Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

—Impossible!... impossible, murmura le malade. Il est trop tard... tout est fini!... Et cependant... approche... approche... Fletcher!... je vais essayer...

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme : "Ma femme!... mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions..." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait, pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrow-root.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

—Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

—Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit; Byron le reconnut et s'agita.

—Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

—Et, maintenant il faut dormir...

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle aidât à soulever la tête du malade, qui paraissait tout à fait engourdi; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

—Ah! mon Dieu! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

Vous avez raison, il est mort!...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botzaris et le général Normann. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois; un manteau noir le recouvrait, et sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant, l'abandonnèrent mort.

ALEXANDRES DUMAS.

UNE FLOTTE DE TORTUES

On lit dans le *News* de Galveston :

Le capitaine Rodgers, de la goélette *James Andrews*, partie le 20 juin pour Calcasien, rapporte avoir rencontré du gros temps le mardi suivant. La mer était tourmentée et une bourrasque semblait imminente, quand la goélette s'est trouvée soudain entourée d'une multitude de tortues vertes, dont quelques-unes aussi grandes qu'une table ronde ordinaire. Chose étrange, toutes ces tortues étaient sur le dos.

D'après les observations, elles couvraient la mer sur un espace de 10 milles de long et 8 de large. Il y en avait de toutes les tailles, mais pas une ne nageait dans la position normale. De tous côtés on voyait des saumons sauter bien haut, comme s'ils étaient déterminés à quitter la mer, fait dénotant ou une terrible commotion sous-marine ou la présence de quelque monstre des profondeurs.

Le capitaine Rogers désirerait une explication de ces étranges phénomènes—des millions de tortues toutes retournées sur le dos et "faisant la planche," comme disent les nageurs, et les saumons en proie à une terreur manifeste. Pendant sa carrière maritime, il n'avait jamais rien vu de semblable ni soupçonné l'existence d'une aussi prodigieuse quantité de tortues et de saumons. La tempête menaçante n'éclata pas, et la goélette retrouva le beau temps et une mer calme après avoir dépassé la région occupée par les tortues.

UNE LETTRE A LA SAINTE-VIERGE

Jean avait dix ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux blonds, bouclés, si épais et si riches qu'on en eût coiffé deux têtes de belles dames, une paire de grands yeux bleus, qui essayaient parfois encore de sourire, quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré! une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges hélas! et trop percés, qui se relevaient en poulaines par devant et qui manquaient de talons par derrière. Là-dedans, il avait froid et faim—car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi—quand la pensée lui vint d'écrire une lettre... à la bonne Vierge.

Reste à vous dire comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros Cailou, au coin d'une avenue et non loin de

l'Esplanade, il y avait une échoppe de "rédacteurs." Le "rédacteur" était un vieux soldat de fort mauvaise humeur, brave homme, pas bigot ah! non! pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez échoppé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela. Jean le vit à travers les carreaux de son échoppe, fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit :

—Bonjour, monsieur; je viens pour écrire une lettre.

—C'est dix sous, répondit le père Bouin.

Car ce brave, qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appela le père Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette ne pût l'ôter, mais il dit bien poliment :

—Alors, excusez.

Et il ouvrit la porte pour s'en aller; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda :

—Es-tu fils de militaire, moucheron ?

—Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman.

—Bon! fit le rédacteur: Et tu n'as pas dix sous ?

—Oh! non, je n'ai pas de sous du tout.

—Ta mère non plus ? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh! petiot ?

—Oui, répondit Jean, justement!

—Avance! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre, et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait :

"Paris, le 17 janvier 1857."
Puis au-dessous, à la ligne: "A Monsieur..."

—Comment s'appelle-t-il, bibi ?

—Qui ça ? demanda Jean.

—Eh bien! le monsieur, parbleu!

—Quel monsieur ?

—Le particulier à la soupe.

Jean comprit cette fois, et répondit :

—Ce n'est pas un monsieur.

—Ah! Bah! une dame, alors ?

—Oui... non... c'est-à-dire...

Ah ça drôle, s'écria papa Bouin, tu ne sais pas même à qui tu vas écrire ?

—Oh! si! fit l'enfant.

—Dis-le donc, et dépêche-toi!

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit :

—C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche.

—Moucheron, dit-il sévèrement, je présume que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop jeune pour qu'on te tape. Par file à gauche, va voir dehors si j'y suis.

Le petit Jean obéit et tourna les talons; je dis ceux de ses pieds... puisque ses souliers n'en avaient plus.

Mais en le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

—Mille canons! grommela-t-il; il y a tout même de la misère dans ce Paris!... Comment t'appelles-tu, bibi ?

—Jean.

—Jean qui ?

—Rien que Jean.

Papa Bouin sentit ses yeux qui piquaient, mais il haussa les épaules.

—Et que veux-tu lui dire à la sainte Vierge ?

—Je veux lui dire que maman dort depuis quatre heures hier soir, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté; moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

—Que parlais-tu de soupe tout-à-l'heure ?

—Eh bien! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

—Et elle, qu'avait-elle mangé ?